

ENTRETIEN

NADIA BEUGRÉ

Y a-t-il un point commun entre les deux pièces que vous présentez cet automne ?

Oui. Les pièces parlent de liberté. Comment peut-on accroître sa propre liberté sans avoir à piétiner celles des autres ? Et donc puisque ça parle de liberté, ça parle aussi de risque. La liberté n'est pas quelque chose de donné, c'est un risque à prendre, c'est une lutte à mener. Dans *Quartiers Libres*, je veux occuper un espace qui, en général, est interdit aux femmes. Pour *Legacy*, je m'inspire de plusieurs combats menés par des femmes, mais ce qui m'intéresse ce n'est pas vraiment l'objet de leur lutte, l'objectif qu'elles visaient, mais leur lutte elle-même. Le courage qu'il faut, qu'il leur a fallu.

Pourquoi spécialement les luttes des femmes ?

Parce qu'on n'en parle pas. Et on n'en parle pas, simplement parce que ce sont des femmes. Lorsqu'on raconte l'épopée mandingue, on oublie de dire que le héros avait une mère qui a été capitale dans sa formation. Les femmes restent les oubliées de l'Histoire en Afrique. En 1949, des femmes ont marché à Bassam. En 2006, d'autres femmes ont fait la même marche et celles-là, on leur a tiré dessus. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander : mais quelle arme, quelle arme avaient les femmes de 1949 que nous n'avons plus ?

Votre danse est-elle une danse où le mouvement est en lutte ?

Le mouvement, en tant que tel, ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est l'état dans lequel on se trouve. Je n'ai pas vraiment de technique de danse. Je suis une artiste à multiples influences. Je n'ai pas été formée et ça ne me manque pas parce que je crois que la danse est la vie elle-même. Je sens que danser est une mission, je danse toujours comme si c'était mon dernier jour. Donc je ne cherche pas à écrire des gestes mais à mettre en avant des états : l'état d'angoisse qu'implique la lutte, par exemple, comment le corps en est changé.

Que faites-vous alors dans Legacy ?

Courir, rien que courir, courir. Courir parce que les femmes sont des coureuses perpétuelles que rien n'arrête. Alors j'ai décidé qu'on allait courir pendant une quarantaine de minutes.

La question est : vers quoi court-on ? qu'est-ce qu'on fuit ?

Legacy est une pièce de groupe, est-ce que vous courez toutes en même temps ?

Oui, d'abord, on court en groupe, toutes dans la même direction et puis on se sépare parce que nous avons toutes nos petits secrets. Chacune des participantes travaille sur ce secret.

Dans Quartiers Libres, vous jouez beaucoup de votre nudité. Avez-vous mis nues les femmes de Legacy ?

Moi, je ne suis pas très pudique mais la nudité reste taboue chez nous. Et c'est difficile pour moi de demander à des femmes plus âgées d'être nues. J'ai fait une expérience : pour leur demander d'être torse nu, j'ai inventé un espace rond, un espace traditionnel en Afrique qui représente l'espace de l'exposition, l'espace où on est prêts à recevoir des coups, à prendre des risques, où on fait des échanges, des rituels, des rencontres. Je leur ai dit : placez-vous dans cet espace et pensez à vous comme à des soldats. Je me suis inspirée des Amazones du Dahomey. En faisant des recherches, je me suis aperçue que les hommes utilisaient ces femmes guerrières moins pour faire la guerre que pour désarçonner et affaiblir les guerriers d'en face. Quand on a besoin de nous, on sait où nous trouver.

Y a-t-il d'autres recours à la tradition dans votre travail ?

Je m'intéresse beaucoup à la danse adjanou. C'est une danse sacrée du pays Baoulé, interdite aux hommes, et que les femmes dansent quand ça va mal, quand le pays est menacé par la guerre par exemple. Les femmes alors sortent nues, les femmes les plus âgées, celles de soixante ou de quatre-vingt ans, et elles dansent pour chasser les mauvais esprits, le mauvais sort, et pour renforcer la communauté. Les femmes l'ont encore dansé il n'y a pas longtemps au Burkina. Je m'y intéresse parce que c'est une danse qui témoigne du pouvoir des femmes, mais je ne sais pas encore si je pourrais m'en servir car les hommes ne sont pas censés voir cette danse. Je ne sais pas encore si j'ai envie de transgresser cet interdit. Je ne suis prête à transgresser que si cela a vraiment un sens pour moi, pour les interprètes, pour la profondeur du spectacle.

Propos recueillis par Stéphane Bouquet, mars 2015